

Zitierhinweis

Fabiani, Jean-Louis: review of: Dinah Ribard, *Raconter, vivre, penser. Histoire(s) de philosophes, 1650-1766*, Paris: Vrin-Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2003, in: *Annales*, 2007, 1.1 - Sciences sociales, p. 206-207, DOI: 10.15463/rec.1189730378, downloaded from recensio.net

First published:
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2007-1-p-161.htm>



Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinaus gehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Dinah Ribard*Raconter, vivre, penser.**Histoire(s) de philosophes, 1650-1766*

Paris, Vrin-Éditions de l'EHESS,

« Contextes », 2003, 458 p.

Comment écrire l'histoire de la philosophie ? La question s'est d'abord posée aux philosophes eux-mêmes et a été un enjeu de lutte important dans leur univers, dans la mesure où les manières de concevoir et d'écrire l'histoire de la discipline supposait inévitablement une définition de la nature de son savoir et de l'étendue de son territoire épistémique. De plus, depuis le XIX^e siècle, l'histoire de la philosophie est devenue une composante centrale de la pratique de la philosophie, jusqu'à en constituer l'ordinaire. Au cours de ces dernières années, la question a été en partie détachée de la tradition de l'histoire de la philosophie, et l'on commence à avoir l'habitude de prendre en considération les regards extérieurs que d'autres types de savoir portent sur une discipline qui s'est longtemps considérée comme au-dessus de toute forme de description à visée objectivante. Dinah Ribard s'inscrit librement dans ce mouvement : venant de l'histoire de la littérature, et intéressée par la sociologie historique des formes de vie intellectuelle, elle s'attache à analyser la philosophie de l'âge classique en France, non pas comme un moment du passé philosophique mais comme un ensemble de situations au sein desquelles des discours font l'objet d'évaluations, situations que l'on peut décrire à partir d'un vaste corpus de textes, en un mot, tout ce qui constitue la « littérature sur la philosophie ». L'un des premiers moteurs de l'enquête historique réside dans le constat selon lequel des propos et des débats caractéristiques de l'âge classique « sont définitivement sortis de l'espace que notre discipline philosophique découpe dans son propre passé » (p. 8). L'analyse des situations que propose l'auteur ne peut se concevoir sans une archéologie des discussions et des jugements sur les critères permettant de reconnaître le caractère philosophique d'un discours. L'espace philosophique est toujours mouvant, constat contre-intuitif si l'on considère la prégnance de la définition légitime de la *philosophia perennis*.

D. Ribard propose un déplacement de l'objet qui passe par l'accroissement des corpus et leur « déhiérarchisation », ainsi que par un allongement du questionnaire, pour parler comme Paul Veyne : il s'agit de décrire des contextes d'interaction (« des lieux et des milieux » dirait l'auteur) et de rendre compte d'interventions sur la philosophie dans un espace de jeu historiquement situé. L'histoire littéraire de la philosophie sous la bannière de laquelle se range D. Ribard est peut-être mal nommée : s'il s'agit de saisir la philosophie par ses périphéries textuelles (le genre biographique, la polémique *ad hominem*) et non par un canon conceptuel, il n'en demeure pas moins que l'objectif n'est pas simplement littéraire. Le travail s'inscrit dans le prolongement de celui que Christian Jouhaud a consacré au processus de « littérisation » dans l'univers intellectuel. L'ouvrage apporte une contribution neuve à la sociologie historique de l'intervention intellectuelle, à travers cinq chapitres dont l'ordre logique ne s'impose pas à la première lecture, pourtant toujours aisée du fait de la qualité de la démonstration et de l'utilisation impeccable de sources très diverses. L'analyse des « vies de philosophes » constitue le fil conducteur de l'ouvrage. On passe ainsi des « Fondations » (chap. 1), qui établissent les origines historiques de la notion de genre de vie avant l'âge classique, au « Répertoire » (chap. 2) qui rend compte des principales formes de l'écriture biographique : la précocité, l'autodidaxie, l'anecdote significative et l'adéquation de la vie et de l'œuvre font l'objet d'une remarquable analyse. C'est sur ces assises que sont développées en trois temps des « descriptions de situation », comme dirait l'auteur, toujours saisissantes : dans les « Monographies » (chap. 3), sont examinés des parcours philosophiques (Descartes, Fénelon, Helvétius) ; dans les « Recueils » (chap. 4), moins homogènes, sont analysées la vieille question des vies parallèles, principalement à partir de celle de Descartes, ainsi que les formes que prend la prosopographie et la philosophie dans les Ana, espace critique original et remarquablement bien analysé. Les « Récits » (chap. 5), qui précèdent l'épilogue, traitent de la question de la dimension proprement narrative de l'histoire de la philosophie, à travers les notions de classement, de rupture et de chronique.

Chemin faisant, D. Ribard construit des notions qui sont développées à partir de son enquête, mais qui en débordent largement le cadre par les usages qui pourront en être faits à propos d'autres contextes. La question de la déprofessionnalisation est d'un intérêt particulier : au rebours des représentations évolutionnistes de la professionnalisation comme processus unificateur de l'activité intellectuelle dans la longue durée, l'auteur montre clairement comment la philosophie de l'âge classique ne peut faire l'objet d'une description fine que si l'on prend en compte le rejet du métier philosophique. Le détour par l'audience cultivée et l'adresse au public, manifesté en particulier par le recours à la langue française, constitue les symptômes de cette déprofessionnalisation. Celle-ci est associée à l'émergence de la notion d'auteur, au prix de certaines contradictions que D. Ribard analyse dans le prolongement des travaux d'Alain Viala sur la constitution du champ littéraire. Sous ce rapport, D. Ribard prend intelligemment ses distances avec la notion de champ telle que l'a définie Pierre Bourdieu et qui a fait au cours des dernières années l'objet d'usages inégalement productifs. L'examen des « contraintes croisées » venues de l'exercice professionnel de la discipline et du monde complexe des « auteurs » constitue le nerf de l'analyse : il confère à l'ensemble de l'ouvrage une tension permanente qu'accroît le fait de refuser de prendre comme allant de soi des notions établies, telle celle de république des lettres, pour privilégier la description effective des situations. L'enquête historique permet de mettre à l'épreuve les représentations communes de l'activité intellectuelle : pour une part, la réussite de cet ouvrage tient à cette volonté de ne pas se laisser conter d'histoires, mais plutôt de s'attacher à leurs modes de construction et de diffusion.

Ne nous y trompons pas cependant, cet ouvrage excède largement les limites de la monographie : l'épilogue, fort réussi, s'attache à présenter les « postérités de la philosophie d'auteur ». C'est une manière de programmer ou, à tout le moins, de susciter des usages possibles pour une histoire littéraire de la philosophie après l'âge classique. Les remarques faites à propos du devenir de la notion de

métier de philosophe sont sous ce rapport très productives et permettent d'analyser des formes de déprofessionnalisation ou d'adresses au public plus récentes que celles qui sont traitées dans le livre. Les dernières pages nous persuadent que D. Ribard, derrière la modestie qui sied à une ambition descriptive toujours réaffirmée, nous a offert une des meilleures contributions à l'histoire intellectuelle parues ces dix dernières années. En recommandant sans réserve la lecture de son livre, on lui pardonnera d'autant plus facilement la sévérité impétueuse dont elle témoigne quelquefois à l'égard de travaux de sociologues plus anciens et inévitablement plus réducteurs. Il ne fait pas de doute que ces sociologues, à la fois stimulés et défiés par la lecture de ce magnifique travail, auront à cœur de poursuivre la discussion.

JEAN-LOUIS FABIANI

Robert C. Miner

Vico. Genealogist of modernity

Notre Dame, University

of Notre Dame Press, 2002, 215 p.

Robert C. Miner, que l'on connaît pour ses nombreuses études sur Vico, publiées aussi bien aux États-Unis (*New Vico's studies*) qu'en Italie (*Bollettino del Centro di studi vichiani*), offre une étude complète du philosophe napolitain à partir de la notion de généalogie. La perspective affichée dès l'introduction, et qui constitue d'une certaine manière le fil directeur de cet essai, est à la fois de montrer dans quelle mesure la pensée de Vico s'intègre dans une réflexion plus générale sur le concept de généalogie et comment, en particulier, elle offre un modèle alternatif à celui développé par Nietzsche dans sa *Généalogie de la morale*. Pour établir une telle lecture, R. Miner se propose d'élargir son approche de Vico à partir d'autres interprétations, notamment celle d'Alasdair MacIntyre¹.

L'approche de R. Miner se donne un double réquisit méthodologique mis à l'épreuve à partir de l'étude des textes de Vico. D'une part, il s'agit d'aborder l'ensemble du corpus, et notamment certains des textes souvent oubliés par la critique, principalement les